

La caravane passe...

Après avoir été maître de maternelle durant trois ans, je prends cette année la direction et la classe des CE1, CM1, CM2 : vingt-huit enfants venant de cinq communes différentes.

Comment introduire la pédagogie institutionnelle ?

- Prendre le temps ?
- Être radical ?

J'opte pour la deuxième solution.

- Quinze jours pour mettre la classe coopérative en place.
- Trois mois pour changer les habitudes.
- Trois ans pour gagner... et bousculer un quart de siècle de conservatisme et de tradition pédagogique de mon prédécesseur.

3 septembre : premier jour de classe

Introduction de deux métiers à l'essai : fenêtre et date. D'autres propositions fusent. Ça marche ! Gare aux CM2 qui rafleraient tous les métiers ; la nécessité d'une règle se fait sentir. Un conseil décidera :

- **Pas plus de cinq métiers par enfants.**
- On se souciera de ceux qui en ont peu. On décidera que pour en changer, il faut former un remplaçant.

Premières règles... test de niveau

4 septembre :

J'introduit le code « voix basse », une règle :

- **On écoute celui qui parle.**
- J'explique qu'on travaillera par groupes de niveau. Je distribue les tests. Ils les passent de bonne grâce.

5 septembre :

Je présente le *Quoi de neuf ?* et ses règles :

- **On écoute qui parle.**
- **Ce qui se dit ici ne sort pas de la classe.**
- **Gêneur deux fois, tu sors.**

Je suis le président. *Quoi de neuf ?* commence :

« *Qui a quelque chose à raconter ?* »

Silence total.

Une minute après : « *Quoi de neuf ? est terminé.* »

Jamais plus le *Quoi de neuf ?* ne sera fermé avec l'heure. Il y a beaucoup trop à dire. La vie extrascolaire des enfants surgit comme une explosion. Les grands thèmes apparaissent : naissance, mort, mariage, sexualité...

Parler au *Quoi de neuf ?* engendrera de nouveaux désirs.

Choix de textes Ceintures

Le 5 septembre :

Premier choix de textes pour le journal, à partir de rédactions à sujets libres.

8 septembre :

Présentation du tableau des ceintures, explication du système d'entraînement (fichier, barettes, etc.).

9 septembre :

Premier conseil.

C'est le déluge d'interventions. Je décide une prolongation. On parle beaucoup des métiers, on choisit des responsables. Quelques critiques apparaissent. On prend note.

Bien que préparé à ce genre d'exercice, je suis non seulement surpris mais un peu submergé par ce bouillonnement de paroles. L'excitation est grande après le conseil et je vire Samuel.

La monnaie

12 septembre :

Le problème du respect des lois se posant au conseil, Hervé propose :

« *On n'a qu'à faire comme les gendarmes. On colle des contraventions !*

— *Et comment les paie-t-on ?*

— *Ben quoi, avec un carnet de chèques !* »

Je jubile et déclare dignement :

« *Pourquoi pas, j'y réfléchirai et vous ferai des propositions au prochain conseil.* »

Dès le conseil suivant, j'introduis la monnaie intérieure et je remplace par les amendes, bâtons et punitions écrites de mon prédécesseur.

« Comment on gagne de l'argent ? » demandent les gamins.

« On en gagne en travaillant. »

Proposition soumise au vote.

J'ATTENDAIS L'UNANIMITÉ.

Surprise : deux enfants, Samuel et Jean-Charles refusent, préférant le système ancien. Il est logique que quelques enfants n'adhèrent pas à un système nouveau.

JE N'Y PRÊTAIS GUÈRE ATTENTION !

La correspondance

La première lettre des correspondants, tant attendue arrive. Silence religieux.

Les premières questions naissent... On fera une réponse collective et chacun écrira une lettre individuelle.

Seize jours après la rentrée, l'ensemble du dispositif est en place.

29 septembre :

En tant que directeur, je convoque une réunion pour organiser les élections au conseil d'école.

Je précise :

« Vous pourrez rencontrer les maîtres de vos enfants après la réunion. »

Pourtant,

la mère de Jean-Charles

celle de Samuel

celle d'Anne-Laure, professeur dans un lycée privé

ATTAQUENT !

Questions incidieuses sur mes méthodes, mes progressions, le marché, la lecture, sur ce que feront leurs enfants... le 12 septembre !

« Ce n'est pas le moment, mesdames, on en reparlera tout à l'heure. »

Elles protestent. Les autres sont MÉDUSÉS.

Je dois me défendre !

Je me retranche derrière les instructions officielles et invite les parents de ma classe à venir me voir après la réunion.

Dix familles (sur vingt-et-une) viennent à ce colloque improvisé, pour témoigner les unes de la transformation positive de leur enfant depuis le début de l'année, les autres de leurs inquiétudes. Je décide de tout faire pour ne pas rallumer ici une guerre scolaire.

Je renvoie tout le monde au lit et propose d'organiser des réunions d'informations, un peu plus tard.

L'affaire !

19 septembre, au conseil, Jean-Charles : « Ça va pas : on ne fait pas assez d'orthographe, de conjugaison, de mathématiques ! »

Samuel opine.

Réaction classique d'enfants enracinés dans d'anciennes habitudes scolaires.

Venant une semaine après leur vote négatif sur la monnaie, cette fois-ci je dresse l'oreille !

Première culpabilisation : et si c'était justifié ? J'avais pourtant pris d'énormes précautions au niveau des acquisitions scolaires et de leurs traces écrites (cahier du jour, cahiers de devoirs), pour que parents et enfants ne soient pas troublés par un changement trop brusque.

Je renvoie cette critique au reste de la classe qui conteste.

Le soir, je vais voir la famille de Jean-Charles (son père est maire de la commune).

Je demande :

« Comment se passe pour Jean-Charles ce début d'année scolaire ? »

— Ah, Monsieur Mouton, c'est la catastrophe ! Jean-Charles pleure tous les soirs. Il n'apprend rien ! On n'a pas l'impression que vous ayez une progression. Vous savez où vous allez ? »

Bon ! De quoi démoraliser un instituteur moyen. Je décide d'attendre un peu, on en reparlera.

3 octobre :

La maman d'Anne-Laure m'annonce qu'elle retire son enfant pour la mettre à l'école privée où elle enseigne :

« Vous comprenez, elle ne se sent pas bien dans votre classe. »

Moi, je n'ai rien à dire, sauf que je pense qu'elle ne va rien apprendre.

TOUCHÉ.

Le soir je téléphone aux copines, Martine ma correspondante, Françoise responsable du stage.

Finalement, il y aura une enfant de moins dans la classe. TANT MIEUX !

5 octobre :

Je note sur mon cahier journal : ... Anne-Laure est partie... Aujourd'hui, journée qui roule bien.

6 octobre :

Au Conseil, on s'arrache les métiers d'Anne-Laure, son départ est enregistré.

« Pas de questions ? » ON PASSE.

Son correspondant sera prévenu.

15 octobre :

Je vais voir le maire à propos de l'attitude de son épouse, femme publique, lors de la réunion du 29 septembre. Je lui explique l'irresponsabilité dont elle a fait preuve, d'autant que ni lui, ni elle n'avaient jugé bon de prendre préalablement rendez-vous avec moi pour parler de Jean-Charles.

Le maire : « *Mon fils était très attaché à son ancien instituteur. Si je n'étais pas le maire, je l'aurais retiré de l'école dès la première semaine.* »

Sa femme d'arriver et de faire l'éloge du grand ancien.

TILT ! Les parents ne digèrent pas l'absence du distingué retraité.

Toussaint :

J'organise des réunions de parents, d'abord pour les CE2 (dont les enfants n'ont pas connu mes prédécesseurs), puis pour les autres.

C'est clair, **il ne s'agit pas d'un rejet massif de tous les parents**, mais d'une cabale menée par un petit noyau.

« **L'affaire** » se termine par le silence sordide et pincé des mères concernées, et l'enthousiasme ou la neutralité des autres parents.

Les deux enfants restent à l'école. Les deux familles ravalent leur salive, toujours aux aguets certainement, mais coulées auprès des autres.

Elles ne recevront pas les correspondants de leur enfant.

29 novembre :

Je reviens d'un stage.

Au conseil, dernier baroud d'honneur.

Samuel (le cousin) auquel se rallie Jean-Charles, réclame de nouveau plus de grammaire, de conjugaison, de Bled.

Après cette critique, j'explique que le conseil n'est pas le lieu de reproduction du discours des parents, mais celui de la parole des enfants.

Il n'y aura plus de revendications de la sorte.

Quant à Jean-Charles, il restera toujours un peu en retrait. Il gardera quasiment toute l'année les sentiments exprimés dans sa lettre du 5 janvier 1987 :

« *Salut Murielle,*

J'aimais mieux l'école l'année dernière parce que le maître était « hyper-sympa » comme tu dis, et très marrant. »

Au mois de juin, il demande des barettes bleues de comportement. Il reviendra l'année prochaine.

TOUT N'EST PAS PERDU !

Patrice MOUTON

Stage Genèse de la coopé

et l'atelier B

Aix-en-Provence - 1987

Une utopie nécessaire

En 1984, on sait qu'il fait bon dire pour être entendu : le bonheur c'est la campagne, avec un instituteur type III^e République et un terminal d'ordinateur (payé par la coopérative des enfants).

Ensuite, très vite, retrouver les sujets de dissertation classiques : dès qu'il s'agit de pédagogie active, s'inquiéter des résultats scolaires et parler d'effort. Il demeure inimaginable que des enfants puissent librement travailler produire et progresser.

A mon tour de m'inquiéter : *Freinet n'a jamais existé ? Rien ne s'est inscrit ?*

Le mérite de Freinet est d'associer la liberté de l'imaginaire (textes libres) ET la stricte discipline du « vrai travail » (journal imprimé).

Si l'on ne tient pas compte de cette synthèse, on retrouve inmanquablement les balançoires pédagogiques habituelles : autoritarisme OU laisser faire, traditionnel OU moderne, etc. N'est-ce pas ce qui est en train de se produire ?



Après le « rose des illusions », les pédagogies de rêve et les méfaits d'une prétendue non-directivité, le temps est à la désillusion, au retour aux réalités : on va à l'école pour apprendre.

Allons-nous retrouver le gris de l'école-caserne, le travail forcé, la discipline ubuesque et ses résultats effarants ?

En attendant la prochaine rénovation (informatisée).

Autre chose est possible

Depuis soixante ans, les techniques Freinet — l'ensemble structuré journal, correspondance, enquêtes, organisation coopérative — ont fait la preuve de leur efficacité à changer le milieu scolaire en modifiant la structure des relations par l'introduction de médiations, objets communs de désir.

Elles demeurent curieusement ignorées...

Ne nous étonnons pas : qui s'intéresse à la classe primaire ? D'autre part, une pédagogie qui vient d'en bas ne risque-t-elle pas de donner du pouvoir aux inférieurs ? Est-ce vraiment souhaitable ?

Je n'ai pas qualité pour en débattre à l'infini : ma compétence se limite à la classe primaire coopérative, à ce qui s'y passe (et qui, peut-être, pourrait servir ailleurs).

Le primaire est primordial

C'est la base de l'édifice. Inutile de rénover les étages si les fondations ne tiennent pas. Imaginons qu'au lieu de fabriquer des estropiés scolaires, le primaire produise des élèves ayant gardé leur vitalité et leur désir de grandir et de connaître, des élèves entraînés au travail libre et sachant très bien lire-écrire-compter. Peut-être y aurait-il moins de drames... secondaires ?

A la condition d'admettre le fait que, égaux en droit, les enfants ne sont et ne seront jamais identiques.

« La quadrature du cercle » ?

« Concilier démocratisation et exigence de qualité c'est la quadrature du cercle » dit M. le Ministre.

Ajoutons : « ... tant qu'on continuera à rêver d'auditaires homogènes et de devoirs uniformes. »

L'hétérogénéité ? Les primaires connaissent : ils accueillent le tout venant depuis cent ans. Ils savent — même quand ils ne veulent pas le savoir — que, encourageant les bons et décourageant les mauvais, l'école sélectionne et handicape. Mais ils sont bien placés pour trouver des solutions. Le travail individualisé par exemple. Il y

a belle lurette que, pour les apprentissages mécaniques, des instituteurs utilisent des fichiers autocorrectifs dont ils ne méconnaissent ni les vertus, ni les limites. Chacun à son niveau, à son rythme mais tout seul.

Une autre réponse : organisée en classes de niveaux scolaires, la classe où rien n'est figé accueille et fait progresser des éléments hétérogènes. Ici, le dynamisme des groupes est préservé, les enfants et le maître continuent à vivre dans leur classe, milieu cohérent, complexe humain, maîtrisable par les intéressés.

Est-il possible au collège aussi de renoncer au mythe de la classe homogène, d'accepter la réalité et d'y répondre par des techniques et des institutions adéquates ? Je ne sais pas.

Localement des tentatives sont faites : on pourrait s'y intéresser au lieu de gémir sur la primarisation du secondaire.

Car un collège sur mesure, où tous progressent est, en démocratie, une utopie nécessaire.

L'école sera sur mesure ou ne sera pas.

Mais rien ne peut advenir sans désir

Le désinvestissement, le non-désir de grandir, le non-désir d'être, le désir de non-être voilà qui devient grave... On veut transmettre des connaissances, cela suppose un récepteur actif, désirant libéré des terreurs infantiles ou actuelles. Vœux, invocations, exhortations ne servent à rien ici : trouver des techniques qui fomentent du désir... Las ! quand nous disons *désir* ce qui sous-entend pulsion, fantasme, transfert on nous répond plaisir, besoin, intérêt ou motivation : Freud est toujours interdit de séjour au royaume de Jules Ferry. Que faire ? Répéter qu'autre chose est possible dès maintenant. Signaler, monographies d'écoliers à l'appui, que la classe primaire, radicalement transformée par les techniques Freinet et la pédagogie institutionnelle, réanime des enfants parfois bien abîmés.

On a trouvé bien mieux ! C'est dans la classe que les problèmes se posent (pourraient-ils se poser ailleurs ?) Eh bien ! supprimons la classe : sortons, ouvrons, éclatons, décloisonnons, brûlons l'école et informatisons ! Les résultats sont prévisibles... Moins révolutionnaires mais peut-être finalement plus efficaces, nous nous obstinons, dans nos classes, à aménager avec les enfants un espace respirable, des situations qui donnent envie de vivre et de grandir. Travail de fourmis.

Reste à souhaiter que des réformes successives et contradictoires n'écrasent pas trop les fourmis de la pédagogie : **Ce ne sont pas les méchants qui font le mal, ce sont les naïfs et les maladroits.**

Fernand OURY (1984)